

PAQUE LA SAINTE

L'annonce de la résurrection du Christ est un des thèmes essentiels de la prédication apostolique. Plus précisément, elle apparaît comme un élément de la prédication de l'unique mystère du Christ (prédestination éternelle, vie, mort et glorification), clef de voûte de l'édifice entier. « Si le Christ n'est pas ressuscité des morts, notre prédication est vaine. » Les Actes des Apôtres sont la chanson de geste, le livre épique des premières victoires sur le monde, dans le bassin méditerranéen, de l'Orphée divin. Entre beaucoup de textes (II, 24; II, 32; IV, 2; IV, 53; X, 40) nous paraît remarquable celui qui associe à la description de la vie de la première communauté hiérosolymitaine et « à la grâce qui était sur ses membres », le témoignage valeureux rendu à la résurrection du Maître : « La multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme... Avec beaucoup de force, les apôtres rendaient témoignage à la résurrection du Sauveur Jésus, et une grande grâce était sur eux. » La grâce de la première communauté chrétienne, préfiguration de toutes les communautés qui devaient se constituer dans l'Église, est une grâce pascale. C'est la résurrection du Christ qui a réuni les premiers fidèles et c'est elle qui les maintient unanimes.

« Le christianisme dans son acception plénière et originale n'est pas un système doctrinal religieux ou théologique, ni purement une loi morale, mais [un fait divin] un mystère au sens paulinien du mot. C'est Dieu lui-même qui se révèle dans ses faits et dans ses gestes¹. » La prédication chrétienne repose sur le fait ma-

1. O. CASEL, O.S.B., *Christliche Kultmysterium*², Pustet, 1935, p. 27. Que cette référence soit pour nous l'occasion de remercier notre ami Dom Hild, moine de Clervaux, qui, en nous introduisant dans l'œuvre de Casel, nous a grandement facilité la rédaction de cet article.

jeur de cette révélation de Dieu par son mystère : elle est le témoignage rendu à la résurrection du Christ. Sans doute, les voies d'approches du mystère chrétien sont-elles diverses et Dieu mène à Lui chaque homme par celle qui lui est propre : toutes cependant convergent en ceci que la confession finale de la divinité du Christ suppose, implicite ou explicite, une adhésion au *fait* de sa résurrection. Fondement de la foi personnelle, pierre d'angle de la foi collective de l'Église, la résurrection du Christ est le centre mystérieux autour duquel tout s'organise dans l'économie chrétienne². Nietzsche à sa manière rendait témoignage à cette vérité quand il disait des chrétiens : « Il faudrait qu'ils me chantassent de meilleurs chants pour que j'apprenne à croire à leur sauveur ; il faudrait que ses disciples aient un air plus sauvé. » Nietzsche avait la nostalgie de la grâce pascale : la vie du chrétien ne pouvait être pour lui que le témoignage rendu visible, le témoignage mystérieusement continué dans le monde, de la résurrection du Christ.

*
**

Dans cette perspective, bien des textes du Nouveau Testament reprennent leur saveur originelle. Ces textes représentent pour nous le sacrement écrit du premier prophétisme chrétien, celui de la joie.

Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui selon sa grande miséricorde nous a régénérés par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts pour une vivante espérance ; pour un héritage incorruptible, sans souillure et inflétrissable, qui vous est réservé dans les cieux, à vous que la puissance de Dieu garde par la foi pour le salut, qui est prêt à se manifester au dernier moment. Dans cette pensée, *vous tressaillez de joie*, bien qu'il vous faille encore pour un peu de temps être affligés par diverses épreuves, afin que l'épreuve de votre foi, beaucoup plus précieuse que l'or périssable que l'on ne laisse pourtant pas d'éprouver par le feu, vous soit un sujet de louange, de gloire et

2. L. BOUYER, *Le mystère pascal*, Paris, 1946, pp. 371-372.

d'honneur lorsque se manifestera Jésus-Christ. *Vous l'aimez sans l'avoir jamais vu*; vous croyez en lui, bien que maintenant encore vous ne le voyiez pas; *et vous tressaillez d'une joie ineffable et pleine de gloire*, sûrs que vous êtes de remporter le prix de votre foi, le salut de vos âmes.

Joie incaractérisable, joie mystique dont saint Augustin disait qu'elle était la joie de la vérité. C'est une joie ontique, comme disent les modernes, d'un être devant un fait. C'est elle qui donne aux textes chrétiens, dont nous continuons de vivre après deux mille ans, cet accent frémissant et contenu, paisible et passionné tout à la fois de l'homme qui a été sauvé une fois pour toutes, et dont le sort a été réglé après un combat terrible et victorieux. « *Le Christ est mort une fois pour toutes au péché!...* (c'est un fait historique souligné par l'aoriste ἀπεθανε, c'est un fait unique qui ne se reproduira pas, ἐφάπαξ), *mais en tant qu'il vit, il vit pour Dieu.* » Et cette vie, c'est l'éternel présent (ἔτι) qui est le nôtre et dont l'Église ne cesse de chanter le mystère. « Cette victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi. » Joie mystique qui remplit tout le chapitre vi de l'Évangile de saint Jean, le xv de la première Épître aux Corinthiens : « Si nous n'avons d'espérance dans le Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux des hommes,... MAIS MAINTENANT le Christ est ressuscité des morts... » Ce prophétisme de la joie est passé tout entier dans la prière de l'Église : pour beaucoup d'entre nous il constitue le motif suprême de la crédibilité du mystère chrétien, et chaque année le chant de *l'Exultet* leur apporte plus de rassasiement que de copieux livres d'apologétique. En ce sens, nous faisons nôtre la parole de Khomiakov : « Celui-là seul comprend l'Église qui comprend la liturgie. » *O vere beata nox!* La vie du Christ, c'est la vie éternelle. La vie, c'est la joie. La vie éternelle, c'est la joie éternelle. Le Christ « maître de la vie » est le maître de la joie. « Soyez toujours joyeux... en chaque chose rendez grâces » (I Thess., v, 16 et 18). « Je suis la résurrection et la vie. » La résurrection, cause de notre vie est cause de notre joie.

Il est bien significatif que les Grecs sur l'Agora

aient hypostasié la résurrection et vu dans l'ἀνάστασις, cette divinité étrangère que saint Paul venait leur annoncer.

« La Vie est apparue et nous témoignons et nous annonçons la Vie éternelle, qui était auprès du Père et qui est apparue... » Cette joie pascale qui n'est que le reflet sur nos vies de la joie de Dieu — *gaudium Domini fortitudo nostra* — est le fondement de toute une vision du monde qui s'est formulée dans la littérature patristique et liturgique. L'Église apostolique, l'Église des martyrs, l'Église de la première institution monastique, l'Église des ascètes est une Église pascale. Ces Églises ont fait l'expérience de la vérité de la promesse du Christ : « Je fais cette prière afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. » Les textes où sont consignés les gestes et la doctrine de ces hommes vénérables, nos pères dans la foi, ne nous sont si précieux que parce qu'ils nous restituent un climat chrétien qui n'est plus le nôtre, ils nous révèlent une âme chrétienne étonnamment pure et simple : privée de toute complexité et fixée dans l'adhésion à une vérité essentielle. Au siècle dernier, un contemporain du curé d'Ars, le saint staretz Séraphin de Sarov ne savait que répéter à ses innombrables visiteurs ce message : « Le Christ est ressuscité, ma joie ! » C'est cette conviction qui inspire à la liturgie byzantine de la nuit pascale ces accents bouleversants : « Pâque, la sainte, s'est aujourd'hui révélée à nous, Pâque, la nouvelle, Pâque, la solennelle, Pâque, la mystique, Pâque, la toute vénérable, Pâque, ... le Christ, le Sauveur, Pâque, la pure, Pâque, la grande, la Pâque des croyants, Pâque qui nous ouvre les portes du paradis, Pâque qui sanctifie tous les croyants... Pâque!!! Embrassons-nous tous avec joie, ô Pâque! C'est la délivrance des douleurs. » La liturgie latine, plus sobre, témoigne à sa manière du caractère dominateur de cette joie : elle parle de l'Église *exultante*³.

3. Cf. A. ROSA, O.S.B., *Ecclesia exultans. Die Freude der Kirche im Jahre des Herrn*, in *Liturgisches Leben*, 1938, pp. 83-98. L'article analyse les principaux termes de la liturgie latine qui révèlent cette inspiration : *gaudium, laetitia, exultatio*.

*
**

Il est faux de dire que l'Église d'Orient seule ait gardé l'esprit de ce « christianisme pascal ». Pour certains de ses docteurs modernes, elle serait l'Église de la joie, qu'ils sont bien forcés d'opposer, dès lors, à l'Église latine, qui serait l'Église de la Croix. L'étude de la liturgie latine nous fait repousser avec horreur ce dualisme^{3 bis}. L'Église latine tout autant que l'Église byzantine est l'Église de Pâque. L'étude de la liturgie latine aussi bien dans son histoire que dans ses textes actuels montre que, dans une piété inspirée par la liturgie, cette opposition n'est pas justifiée. Le mystère triomphant de la Pâque occupe toujours le centre de tout le cycle liturgique de la liturgie romaine. Même le vendredi saint, comme nous le dirons plus loin, les hymnes et les cantiques revêtent un caractère triomphant : « Chante, ô ma langue, le glorieux combat du Christ, proclame le noble triomphe dont la Croix est le trophée; la victoire que le rédempteur du monde remporta par sa propre immolation... » Et l'hymne s'achève avec ce même accent de triomphe...

Il serait vain de nier pourtant qu'au plan de la pratique religieuse, de la piété populaire, trop souvent étrangère à la piété de l'Église, à celui des dévotions qui ont la faveur des chrétiens d'Occident, et même de beaucoup de grandes manifestations collectives, — toutes expressions d'une piété qui n'est pas LA PIÉTÉ DE L'ÉGLISE⁴, — nos chrétiens ne vivent plus autant que leurs frères de l'Église byzantine du mystère pascal. C'est ici qu'un retour à la liturgie, à la prière de l'Église, devrait prendre tout son sens. Seule la *Lex Orandi* marquera avec justesse nos sensibilités, présentera à nos imaginations les vrais symboles de la tradition chrétienne, à nos intelligences les véritables objets de foi; seule, elle nous dira « comment il faut prier » et la manière exacte de le faire⁵.

3 bis. Cf. Annexe C.

4. Au sens précis défini par Dom Lambert BEAUDUIN dans le livre qui porte ce titre

5. Cf. Annexe A. Un contact habituel avec la piété de l'Église eût empêché Balmès d'écrire la page que nous reproduisons.

Le plus grave risque qui menace les auteurs et les usagers des modernes « para-liturgies » est celui de faire prier ou de prier sur des formules qui semblent avoir perdu toute parenté avec celles où s'exprimait la religion de la primitive Église. Par contre, une fidélité *absolue* aux textes, aux prescriptions de la liturgie de l'Église est le plus sûr garant du maintien en nous de l'esprit des Pères. Une intelligence avisée et savoureuse des rites, tels qu'ils sont consignés dans les livres officiels de l'Église, est la condition fondamentale d'une catéchèse pascale authentique. Dans la mesure où l'on s'éloigne du canon de la prière de l'Église, on risque de rompre l'équilibre entre des valeurs chrétiennes qu'on jugera antinomiques et que la grande tradition n'avait aucune peine à accorder. L'opposition entre l'Église de la joie et l'Église de la Croix s'évanouit si on vit le mystère pascal en se livrant sans réticence à la liturgie de l'Église latine. Cherche-t-on, par contre, au cours de la semaine sainte, à soustraire à la prière de l'Église une part de la piété des fidèles pour la livrer à des dévotions ou à des interprétations personnelles, on voit aussitôt cette piété perdre son équilibre.

La pratique habituelle de nos cérémonies de semaine sainte révélerait, à cet égard, de nombreux appauvrissements dans l'intelligence profonde des rites et, chose plus grave, par voie de conséquence, dans l'intelligence des mystères eux-mêmes. Pour ne prendre que trois exemples, il est certain qu'au dimanche des Rameaux nous sommes aujourd'hui tentés de concentrer toute l'attention de nos fidèles sur le chant ou la lecture solennelle de la Passion, qu'on s'efforce de « dramatiser » le plus possible⁶. C'est pourtant la procession traditionnelle qui ce jour-là donne la dominante de la fête, qui n'entre pas dans le cycle « douloureux » de la passion du Christ, mais est une préfiguration du triomphe qui marquera le

6. Le chant solennel de la Passion n'est pas d'ailleurs l'indice que la fête de ce jour appartient au cycle des mystères douloureux du Christ. Dans la liturgie [même romaine] primitive, on le faisait entendre le jour de Pâques.

matin de la Résurrection. Les Rameaux sont une fête de la gloire du Christ.

Faites que l'esprit de vos fidèles pénètre bien la signification mystique de l'acte accompli aujourd'hui par les foules qui, éclairées d'une lumière d'en-haut, allèrent au-devant du Rédempteur et couvrirent son chemin de branches de palmier et d'olivier. En effet, *les palmes annoncent son triomphe sur le prince de la mort*, et les branches d'olivier indiquent une certaine onction spirituelle; en sorte que, dès lors, cette heureuse troupe de peuple comprit que sous ces symboles il était déclaré que notre Rédempteur, touché de la misère des hommes, devait lutter contre le prince de la mort pour donner la vie à tout le monde, et, en mourant, devait en triompher. C'est pourquoi cette même foule, pour lui rendre hommage, se servit de symboles signifiant les triomphes de sa victoire.

En fait, la procession des Rameaux n'existe plus. Là où on la fait encore, dans les séminaires, les couvents et les cathédrales, seuls les officiants sortent de l'Église pour permettre au diacre de heurter la porte des trois coups symboliques. On a perdu le sens du sacramentalisme profond qui amenait alors nos anciens à faire une véritable *peregrinatio* pour vivre à nouveau le mystère de l'entrée de Jésus à Jérusalem. A supposer que nos fidèles viennent encore à cette procession, nous avons fort à faire pour les aider à en dépasser le pittoresque et leur révéler le sens profond de l'entrée du Messie dans sa ville, de ce Christ qui va au devant de son heure, de son combat avec l'assurance de sa victoire!

Les cérémonies qui se déroulent au *tombeau* le soir du jeudi saint aboutissent au paradoxe de transformer la fête de la charité exultante, celle du *Hallel*, celle de l'institution du banquet eucharistique, en une veillée funèbre, par une anticipation indue et d'ailleurs mal comprise de la liturgie du lendemain. Ce n'est pas la liturgie elle-même, là encore remarquons-le bien, que nous nous permettons de mettre en cause. La conservation des espèces consacrées et le culte solennel qui leur est rendu ce jour-là est un exemple insigne, et sans doute le seul prévu officiellement au cours de l'année par la liturgie, d'une

véritable « adoration perpétuelle ». Les fidèles de l'Eucharistie sont justement attachés à cette manifestation de piété authentiquement liturgique. Nous regrettons seulement : 1° que beaucoup de fidèles s'étant dispensés de la messe le matin, ils soient réduits à ne célébrer la fête de l'Eucharistie que par une manifestation de piété eucharistique *extra missam*; 2° que par une véritable hérésie verbale, on fasse de ce reposoir, malgré les avertissements de la Congrégation des Rites et celle des Sacrements, un *tombeau*. AU REPOSOIR DU JEUDI SAINT, COMME A LA LITURGIE DES PRÉSANCTIFIÉS DU LENDEMAIN, COMME TOUJOURS ET PARTOUT, LE CHRIST EUCHARISTIQUE EST LE CHRIST GLORIEUX. « La croix du Christ est non pas défaite mais victoire, parce que ce qui lui donne son vrai sens, c'est non pas le meurtre accompli par les juifs le vendredi mais l'offrande que Jésus a faite de lui-même à la Cène du jeudi⁷. »

Plus grave est l'erreur qui aboutit à faire du *vendredi saint*, au plan de la sensibilité religieuse de nos fidèles, une fête de la mort et du deuil. La conséquence est inéluctable : comme on ne célèbre pas un mort, comme la mort ne peut être l'objet d'une fête, le vendredi saint n'apparaît pas comme une fête. Saint Léon n'hésitait pourtant pas à appeler la commémoration solennelle de la Passion du Seigneur une « solennité exultante » : *festivitas dominicae passionis quae inter exultationes spiritualium gaudiorum silere non patitur*. Sans doute, l'Église ce jour-là prend-elle le deuil de son Époux, mais quel veuvage assuré et paisible ! Si l'on veut savoir quel sens vraiment triomphal, plein de joie surhumaine, est celui de la liturgie du vendredi saint⁸, qu'on se reporte au

7. L. BOUYER, *Le mystère pascal*, Paris, 1946, p. 239. « Le vrai sens de la vénération de l'hostie gardée pour la liturgie des présanctifiés n'est que la reconnaissance de la gloire cachée dans la croix. »

8. L'essentiel de la liturgie du jour est constitué, non pas, comme le croient communément nos fidèles, par la messe des présanctifiés — qu'ils identifient à une messe, et qui plus est à une messe de *Requiem* ! — mais par l'adoration de la croix, « point central vers lequel converge toute la liturgie de la Sainte Parascève » (SCHUSTER, *Liber Sacramentorum*, III, p. 250). Le « deuil » du vendredi saint — prétendu deuil — est un fruit tardif et malheureux de la sensibilité médiévale.

texte de l'adoration de la Croix de notre liturgie latine, et si l'on peut à son admirable réplique byzantine :

Attaché à la Croix, de plein gré, ô Toi, miséricordieux, étendu dans la tombe comme un mort, ô source de Vie, tu as anéanti la domination de la Mort, ô Puissant, par ta Mort. Car devant Toi ont tremblé les portiers de l'Enfer, tu as ressuscité avec Toi les morts des premiers temps, toi l'unique ami des hommes! Roi suspendu sur le bois, ô seul Puissant, tu as ému toute la création; gisant dans le tombeau, tu as ressuscité ceux qui demeureraient dans les tombes, donnant à notre race l'immortalité et la vie. Porteur de Vie, plus beau que le paradis, et brillant en vérité comme la salle de parade d'un roi, ainsi apparut, ô Christ, ta Tombe, source de notre Résurrection!

Hélas! nos fidèles ignorent à peu près tous le sens de cette cérémonie. Ils n'y viennent d'ailleurs pas, et nous leur offrons le soir une cérémonie de compensation : on chante le *Stabat mater*, qui n'appartient pas à la liturgie du jour et dont l'inspiration humaine, *trop humaine*, marquée par le génie d'une époque de décadence⁹ est si éloigné du génie de la cérémonie du matin. Un chemin de croix, dont les quatorze stations ne contiennent aucune référence au mystère glorieux de la croix, achève de rompre l'équilibre des valeurs maintenues par la liturgie antique.

*
* *

Beaucoup plus grave qu'une interprétation gauchie de certains rites de la semaine sainte nous apparaît l'oblitération, dans la conscience de nombreux catholiques contemporains, de ce que nous appellerions volontiers le

Dans la Rome primitive, ce vendredi saint n'est qu'une *feria privilegiata*; comme les autres vendredis, c'est un jour de station avec sa réunion synactique et aliturgique (cf. A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée*, Chevetogne, 1939, pp. 182-183).

La Rome du VII^e siècle y ajoute l'office oriental du triomphe de la croix et la messe des présanctifiés, dont la procession est, elle aussi, triomphale. A remarquer que la communion des fidèles s'est maintenue très longtemps dans la liturgie du vendredi saint, suivant la logique orientale de la messe des présanctifiés (cf. BOSSUET, *Histoire de la communion sous les deux espèces*).

9. Voir Annexe B.

sens de l'unicité et de la transcendance de la fête de Pâques. A l'heure actuelle, il est certain que Noël, pour ne pas parler de la Toussaint et de la fête des Morts, occupe dans la sentimentalité religieuse une place privilégiée¹⁰. Ce ne serait que demi-mal si la sentimentalité seule était en cause, mais c'est l'intelligence profonde des mystères qui en souffre¹¹.

La difficulté est la même si on regarde du côté des dévotions personnelles ou collectives qui vont en se multipliant dans notre pays. Dieu nous garde de mettre en question la valeur religieuse réelle du retour de Notre-Dame de Boulogne. Il est pourtant permis de se demander si cette extraordinaire ferveur, cet immense effort de prédication n'aurait pas un objet plus *vrai* en célébrant le seul grand retour qui, chaque année, met l'Église en liesse et arrache à sa liturgie des accents qu'elle ne se connaissait pas, tandis qu'il laisse la plupart de ses fidèles dans une hébétude terrifiante : le retour annuel de la célébration solennelle de leur Rédemption.

Prenons un autre exemple. Nous travaillons à rendre au baptême le sens de sa dignité suprême, et nous voudrions persuader nos chrétiens que leur première et essentielle consécration, c'est celle qu'ils ont reçue à la fontaine baptismale. Nous voudrions surtout rendre au baptême son *aura* pascalle, et le rattacher au mystère annuel de la mort et de la résurrection du Christ. Cette mystique de la semaine *in Albis*, de la semaine des *renés*, que M. Paris a rendue à toute une génération d'universi-

10. Un de nos amis, prêtre et professeur dans un collège secondaire, a fait une enquête auprès de ses grands élèves pour leur demander quelle était, à leurs yeux, la plus grande fête de l'année. C'est l'Assomption qui recueillit le plus de suffrages, et, après, Noël.

11. Péguy, dont l'œuvre influence si fortement la sensibilité chrétienne de nos contemporains, est le poète de la Création et de l'Incarnation, pas celui de la Rédemption. La lecture d'*Ève*, qu'il appelait lui-même sa « Somme », est à cet égard très révélatrice.

Dans le même sens, on notera très soigneusement les aveux de M. l'abbé Ball dans un article de *Masses ouvrières* de février : « J'avoue que, pour ma part, étant aumônier de J.O.C., je centrais toute ma spiritualité sur l'Incarnation et le Corps mystique... Le mystère de l'Incarnation fut vraiment le mystère préféré de la J.O.C. naissante. »

Nous reviendrons, dans le prochain cahier, sur ce remarquable article, qui marque une date pour la vie du catholicisme en France.

taires catholiques, nous ne réussirons jamais à la faire rentrer dans le courant de la sensibilité populaire si on ne lui rend pas sa dignité exclusive. Il y a trois ans, une grande association de prières célébrait son centenaire et le dimanche *in Albis*, faisait participer ses fidèles, *in illa die*, dans une cathédrale vénérable entre toutes, à la liturgie solennelle du Sacré-Cœur. On nous annonce une année thérésienne. Nous l'accueillons avec soumission. Mais qui donc pense à préparer une « année du Seigneur » ? Or, cette année du Seigneur, l'Église en organise la célébration annuelle : c'est l'année liturgique, et elle a son point culminant dans la fête du Seigneur, la fête de Pâques. On nous invite à célébrer tel vendredi le jour du Sacré-Cœur, tel mercredi le jour de saint Joseph, ... qui donc nous rappelle la grande obligation biblique de célébrer le *jour du Seigneur*, qui donc se préoccupe de nous redonner une mystique du dimanche, rappel hebdomadaire du mystère pascal ?

*
**

Je réserve pour la fin la difficulté centrale. Le sens de la fête de Pâques, même pour ceux qui la célèbrent aujourd'hui avec ferveur, n'est plus celui qu'il était pour les chrétiens antiques ¹².

Le samedi saint est devenu pour nous une simple vigile, c'est-à-dire, au sens liturgique moderne, un jour précédant (*vortag*) la célébration d'une fête : pensons à la vigile de saint André, de saint Jean-Baptiste ou de l'Assomption. L'antiquité voyait dans la vigile une veillée nocturne (*nachtwache*) qui faisait corps avec le jour de la fête. La vigile de Pâques, le samedi saint, c'était la nuit entière qui précédait l'aurore où allait se lever le *Sol invictus*, c'était la παννυχίς.

Le samedi saint c'était déjà Pâques ou, plus exactement, c'était l'introduction au seul mystère pascal tem-

12. Je me réfère ici à une admirable étude de O. CASEL, O.S.B., *Art und Sinn der ältesten christlichen Osterfeier*, dans le *Jahrbuch für Lit.*, XIV, pp. 1-79. Ce qui suit n'en est le plus souvent qu'une transcription presque littérale.

porellement indivis. La pratique actuelle dissocie l'unité profonde du mystère. Elle réserve toute la ferveur des fidèles au matin du dimanche et elle fait de Pâques la fête qui commémore le fait précis de la résurrection du Christ. Or Pâques n'était pas pour les premiers chrétiens la fête de la résurrection prise isolément, mais la fête de la RÉDEMPTION opérée par la mort et la résurrection du Christ, la fête de *l'économie*, du plan rédempteur de Dieu sur l'homme.

Le christianisme est la religion du salut du monde; tous ses mystères sont vécus et tous ses dogmes sont enseignés en fonction de la rédemption¹³. La fête où s'exprime l'essence du christianisme ne saurait avoir qu'un objet : la Rédemption du monde. La Pâque est la célébration rituelle du seul mystère chrétien, elle est LA fête du christianisme. Le martyrologe l'annonce aujourd'hui comme la *Solemnnitas solemnitatum*. L'antiquité chrétienne disait simplement : La fête, ἡ ἑορτή.

En célébrant le mémorial de la Pâque du Chef, l'Église a voulu, à la Pâque annuelle, actualiser en même temps dans ses membres l'unique mystère pascal. Jadis, par l'initiation chrétienne des nouveaux venus, aujourd'hui par le devoir pascal qu'elle impose à tous ses enfants.

Sacramentum paschale. Nous ne savons plus ce que veulent dire ces deux mots, et c'est pourtant le mystère qu'ils recouvrent qui donne un sens à nos vies et à l'Église sa raison d'être. Le mystère du Christ comprend à la fois la personne de l'homme-Dieu et son œuvre rédemptrice¹⁴. Le Christ, dans son activité humano-divine,

13. Cet enseignement est souvent perdu de vue. Saint Thomas était pourtant très affirmatif, II^a II^{ae}, q. 2, a. 7, corp. Également q. 1, a. 6, ad 1, a. 7, corp.; q. 2, a. 5, corp. A rattacher aussi l'enseignement de saint Thomas sur l'*objectum quod* de la théologie, I^a, q. 1, a. 7.

Cf. M.-J. CONGAR, *Esquisse du mystère de l'Église*, Paris, 1941, pp. 140 sq. *L'esprit des Pères d'après Moehler*. « On sent toujours dans ce qu'écrivent les Pères la présence de la totalité des principes de la foi et la relation vivante de l'objet dont ils parlent avec l'essence du christianisme... » « La force des Pères vient de cette constante référence au mystère de notre salut, à Jésus-Christ incarné. »

14. « L'Incarnation comme telle n'épuise pas le mystère que repré-

n'agit jamais seul. Ses actions sont des mystères où nos vies sont préfigurées et où leur destin s'est joué, une fois pour toutes. La Pâque, dont les mystères eucharistiques sont le centre et le foyer, c'est la célébration du mystère plénier du Christ Rédempteur. Elle est la fête qui nous représente annuellement, qui nous *sacramentalise*, qui nous approprie, dans le temps et selon nos conditions personnelles, le mystère de notre salut. Elle est l'actualisation rituelle, par le truchement du *sacramentum* liturgique, du fait qui a divisé en deux la vie de l'humanité, qui y a introduit un *avant* et un *après* définitifs, qui a opposé pour toujours le *oui* au *non*, l'éon du chaos originel à l'éon du paradis retrouvé. Pâques est la ritualisation du passage de la mort à la vie. Elle n'est pas la fête de la vie, même de la vie glorieuse du Christ ressuscité, elle est la fête de la mort et de la vie combattantes¹⁵. *Mors et vita duello conflixere mirando*. Pâques, dans toute sa plénitude de vie eucharistique est, au sens fort, le sacrement de ce passage et de ce combat. C'est le *sacrement* par antonomase, l'eucharistie pascale, fontaine bienheureuse d'où jaillissent tous les autres sacrements, le sacrement du salut, *sacramentum paschalē*. De même qu'un chrétien est une fois dans sa vie baptisé, confirmé dans le Christ, il est, annuellement, *pascalisé*, conduit à vivre rituellement, par les rites eucharistiques qu'enveloppe la Pâque, le mystère de sa propre mort et de sa propre vie¹⁶.

*
**

Dans cette perspective, la communion pascale prend tout son sens. « *Faire ses Pâques* »... On peut compter les chrétiens qui donnent à cette expression la force de son réalisme liturgique!

Dans l'Église antique, un jeûne rigoureux séparait les

sente pour saint Paul le nom de *Christus*. A cause du péché de l'homme, le mystère est devenu une *économie*. » O. CASEL, *Christliche Kultmysterium*, p. 23.

15. « Pascha », au sens rigoureux, c'est la ligne de démarcation entre la mort et la vie, ce passage du deuil à la joie célébré pendant la sainte Nuit.

16. Cf. Appendice D.

quarante heures qui s'écoulèrent de la mort du Seigneur à sa résurrection. Les dernières heures de la veille étaient celles où l'Église attendait dans une paix et une confiance inébranlables le *moment*, l'instant précis où la lumière apparaîtrait, et avec elle, son Seigneur de gloire, le *Gigas geminae substantiae*, ce géant d'une double substance, vainqueur de la mort. Aucun chrétien n'aurait pensé à dormir cette nuit-là. L'Époux était proche. L'Église ancienne croyait que le Seigneur reviendrait la nuit de Pâques. Aussi, quand à l'aube il n'était pas venu, elle célébrait la rupture solennelle du jeûne par le banquet eucharistique. Le temps pascal commence avec la « *mensa jucunditatis* », avec l'agape eucharistique. La Vulgate a bien traduit I Cor., v, 8, ἐορτάζομεν par *epulemur*. « Célébrons la fête... en nous mettant à table... et en mangeant les purs et véritables azymes. »

Toute messe est pascalle, c'est-à-dire qu'elle reproduit dans sa structure le plan du *sacramentum paschale*. Elle est le mémorial de la mort du Christ, non pas en tant que cette mort est un fait isolé, mais en tant qu'elle est le point culminant de l'économie rédemptrice : mort, résurrection, glorification. *Unde et memores, Domine, tam beatæ passionis, necnon et ab inferis resurrectionis, sed in caelos gloriosæ ascensionis...* La messe est le rite sacramentel du salut, λατρεία της οἰκονομίας. Elle est le rite de la Pâque.

*
**

CONCLUSIONS PASTORALES

1. — Pâques est la fête du christianisme. Dans notre psychologie religieuse personnelle, dans celle des personnes dont nous pouvons avoir la charge, veillons à lui laisser cette place dont on peut dire, si ce qui précède est exact, qu'elle n'est pas la première, mais la seule.

2. — On l'a noté justement à propos du Grand Retour de Notre-Dame de Boulogne : la fête dans les paroisses

valait exactement ce que valait sa préparation, matérielle et spirituelle ¹⁷. Ne craignons pas d'insister, dans la pratique paroissiale, sur la préparation *matérielle*. Il y a dans la liturgie du *triduum paschal* un élément imaginaire d'une puissance d'évocation telle qu'elle dépasse, et de loin, celui du Grand Retour. Ces rites vénérables restent « occultés » pour la plupart de nos fidèles. A nous, par nos catéchèses, nos chants vrais et simples, nos cloches, nos lumières, nos gestes, de faire que ces rites redeviennent esprit et vie. Matériellement, intéressons les fidèles à la préparation de l'église, qu'ils comprennent que nous apportons à cette préparation plus de soins qu'à la confection de la crèche et à la procession de la Fête-Dieu.

3. — On souhaiterait qu'une grande campagne d'affiches, analogue à celles qu'ont connues l'Autriche et la Belgique, soit faite, à l'occasion de Pâques. Le C.P.L. a essayé, en vain jusqu'à ce jour, d'intéresser un artiste à ce projet. Il souhaite que d'autres réussissent mieux que lui.

4. — On souhaite que les prédicateurs de carême fassent au cours de cette dernière semaine de leur station une prédication vraiment liturgique, c'est-à-dire que leurs sermons soient avant tout la catéchèse des rites. Les prédicateurs doivent replacer instamment le devoir paschal dans le mystère de la Pâque. Ce précepte essentiel de la vie chrétienne montre merveilleusement la conception qu'avait l'Église du mystère paschal. Tous les chrétiens doivent puiser la vie et ressusciter avec leur Chef dans le *sacramentum paschale*; et cette discipline prolonge l'antique initiation chrétienne qui s'accomplissait dans la sainte nuit pascale. La parfaite intelligence de la liturgie pascale fera comprendre aux fidèles toute la signification de ce devoir essentiel.

5. — Nous ne nous dissimulons pas que la difficulté la plus considérable rencontrée à l'heure actuelle par un pasteur désireux de faire vivre le mystère paschal intégralement à sa paroisse lui vient des horaires. D'une

17. Cf. *La Maison-Dieu*, n° 5, p. 136.

part, nos fidèles travaillent le jeudi, le vendredi, le samedi matin, les hommes surtout; d'autre part, la discipline actuelle de l'Église latine n'autorise pas la célébration de l'office du samedi saint au cours de la nuit de Pâques. Le réalisme liturgique y perd terriblement, et avec lui son efficacité pédagogique, sa vérité mystique. Appelons de nos vœux ardents la décision qui aura pour effet de supprimer ce qui reste pour nous le scandale de la vie paroissiale : l'annonce solennelle de la Résurrection du Christ faite chaque année dans des églises à peu près vides. Des permissions sont concédées, en certains cas, pour célébrer la messe du soir. La plus grande liturgie de l'année ne pourra-t-elle un jour profiter de cette permission ? *Fiat! Fiat!*

6. — Pour le mystère pascal plus qu'ailleurs apparaît la nécessité de mener de pair initiation liturgique et initiation biblique. La Pâque chrétienne continue la Pâque juive dont elle n'est que l'accomplissement. Il est certain qu'à la limite, pour nos païens modernes, il est possible de concevoir la prédication rudimentaire du mystère de notre salut sans référence aux mystères juifs¹⁸. Cette séparation qui aurait un sens, à la rigueur, pour la prédication n'en a plus pour la vie rituelle. L'*Exultet* restera fermé à nos fidèles tant que nos enfants, et par eux leurs parents, n'apprendront pas de nouveau l'histoire, la sainte histoire de Moïse, du Pharaon, de l'ange exterminateur et du passage de la mer Rouge. Le plus grand triomphe du cheminement biblique du Puy en septembre 1945 est d'avoir ramené la Bible sur la place publique : quatre mille routiers ont chanté et compris pour toujours, retour d'Allemagne, le sens de l'*In exitu Israël*, psaume de leur baptême, du mystère pascal, de leur délivrance de captifs¹⁹.

7. — Parce que la Pâque est la grande fête chrétienne, ceux qui s'aiment ou qui forment une communauté naturelle doivent la vivre ensemble. Pâques est la grande fête de la paroisse (il serait facile de montrer que tout le

18. Cf. les déclarations de M. l'abbé Michonneau, dans les *Études de pastorale liturgique*, Paris, 1944, p. 75.

19. Cf. *La Maison-Dieu*, n° 5, p. 149.

réalisme mystique d'une paroisse atteint son point culminant le jeudi et le samedi saints : célébration de l'Eucharistie et bénédiction des fonts baptismaux). Pâques est la fête de la cathédrale, où le pontife bénit le jeudi les huiles qui sanctifieront les baptisés et les infirmes. Les couvents qui forment eux aussi des communautés doivent considérer que Pâques est la plus grande fête de leur communauté. Les religieux et les religieuses à cet égard ne voient parfois pas très juste et ont le tort de préférer à Pâques la fête du « saint fondateur » ou de la « sainte fondatrice ».

Les missionnaires souffrent ce jour-là de ne pas être avec leurs frères, dans leur communauté, mais leur joie est grande de consacrer leurs forces à la sanctification des paroisses et de célébrer la Pâque avec le clergé et la famille paroissiale. Un prêcheur ne peut pas ambitionner de ministère plus beau que celui d'être choisi par un évêque pour être, dans sa cathédrale, pendant la semaine sainte, délégué par lui à la sainte prédication des mystères liturgiques. Il se crée à cette occasion entre l'évêque, le prêcheur, le peuple fidèle, des liens que rien ne peut plus rompre. « Nous avons vécu la Pâque ensemble. »

8. — Si nos fidèles ont compris la dignité du mystère pascal, d'eux-mêmes ils prendront les résolutions utiles : ils feront *l'impossible* pour participer aux cérémonies, nous pourrions même obtenir de certains plus fervents qu'ils ferment leurs boutiques; ils s'interdiront de voyager le samedi saint et le dimanche de Pâques. Les scouts retrouveront peu à peu le sens de la vie paroissiale. La communion pascale de nos fidèles prendra tout son sens. Et nous ne désespérons pas, alors, de faire assister les plus ouverts et les plus pieux aux secondes vêpres de Pâques. Ils y viendront d'eux-mêmes quand ils auront compris, comme les routiers du Puy, le sens de *In exitu Israël* et que ce psaume n'est que l'expression adéquate de la joie qu'ils ne pourront plus contenir dans leur cœur.

9. — Car tout est là : nous ne ramènerons nos fidèles à une assistance volontaire et fervente aux offices de la

semaine sainte que lorsqu'ils auront compris la grandeur de Pâques. Une fois de plus : le rite suppose la prédication, l'action liturgique ne sera vivifiée que par l'action catholique. Inutile de chercher à intéresser nos fidèles à des rites dont ils n'ont pas saisi la vérité, dont ils n'ont pas eu *le besoin spirituel impérieux* de saisir la vérité.

Il faut recréer dans la chrétienté la mystique de la fête de Pâques. Pour cela employer toutes les pédagogies : les retraites, les livres, les affiches, les cercles d'études, les directions au confessionnal, les consignes données dans les bulletins paroissiaux. C'est une de nos joies, au C.P.L. de savoir que notre action étant tout orientée vers la revivification des rites, et le rite pascal étant le rite majeur de la liturgie, il est rigoureusement exact de dire que l'objet principal du C.P.L. est de rendre à la fête de Pâques la place qui lui est due dans la chrétienté, et d'abord dans la mentalité des hommes d'Église. Chaque association de prières, chaque mouvement prônant désormais un jour de la semaine où les plus grandes faveurs sont réservées à ses fidèles, nous ne voulons pas nous dérober à une si pressante émulation. Arrivant les derniers, il ne nous reste que... le dimanche. Dont acte. Le dimanche est le rappel hebdomadaire de la création et de la Pâque. Il reprend, pour les héritiers chrétiens de la synagogue, toute la mystique admirable du sabbat. Moïse est notre premier adhérent.

10. — Pâques est la fête où se concentre tout le pathétique chrétien. Le Christ n'est pas venu nous révéler une religion facile : il a définitivement installé le drame dans nos vies. Il se trouve que la misère du monde devient telle qu'elle forcera bientôt les chrétiens ou à quitter leurs églises et à apostasier, ou, s'ils continuent à remplir nos églises le matin de Pâques, à savoir ce qu'ils disent quand ils chantent : « Je crois qu'Il est ressuscité le troisième jour... qu'Il est monté au ciel... et qu'Il siège à la droite du Père. » Ils comprendront le mystère de cette vie que les Juifs avaient cru anéantir et qui s'affirme en ce jour, permanente et heureuse. Ils remercieront Dieu de leur avoir fait croire de telles choses, de

les avoir appelés à son admirable lumière de préférence à tant d'âmes « laïques » si belles, si attirantes et qui ne voient là que « scandale et folie ». Ce jour-là, nos fidèles auront repris le sens de leur engagement chrétien. Ils sauront écouter sans trouble des sarcasmes semblables à ceux qu'un rhéteur décochait à l'adresse des premiers chrétiens : « Ces pauvres malheureux se sont persuadés qu'ils ne mourraient jamais et qu'ils vivraient éternellement. Ils ont tout renié pour adorer ce sophiste crucifié qui est leur maître et pour vivre selon ses lois. » Ils sauront répondre aux fils de ce rhéteur qu'ils ont compris, eux chrétiens, les exigences du Christ, et qu'elles n'étaient si extrêmes que parce qu'elles étaient la condition d'une plénitude de vie et de bonheur telle qu'ils n'auraient jamais osé la rêver. Ils proclameront qu'en perdant pour le Christ leur misérable vie, ils n'ont fait aucun sacrifice parce qu'ils l'ont trouvé, Lui, le Véritable, le seul bon, le seul glorieux, le seul Seigneur, l'unique ami des hommes, le seul Dieu dans les siècles des siècles.

Ce jour-là ils ne se résigneront plus à occuper durant le drame de Pâques la place des soldats romains endormis auprès du tombeau. Ils rempliront en foule nos églises, non pas « pour faire plaisir à M. le Curé », mais parce qu'ils auront compris que la Résurrection du Christ était l'unique affaire de leur vie. Ils nous demanderont alors d'ajouter à la longueur de nos cérémonies. Et la mystique de Pâques seule leur aura permis d'échapper à la neurasthénie collective²⁰ dont le monde de 1946, le monde catholique comme les autres, est guetté.

LE CHRIST EST RESSUSCITÉ, MA JOIE.

PIE DUPLOYÉ.

20. « Aliocha, ces derniers temps, j'ai découvert en moi un homme nouveau; un homme nouveau est ressuscité dans mon âme. Cet homme, je l'ai toujours porté caché au fond de moi-même, mais je n'en aurais jamais eu conscience, si Dieu ne m'avait envoyé cette tourmente. La vie est mystérieuse et effrayante. *Mais qu'importe que je doive manier la pioche là-bas, dans la mine de Sibérie, pendant vingt ans, cela ne me fait plus peur. J'ai une autre crainte, et qui est maintenant ma seule, ma grande crainte : je tremble que l'homme qui est ressuscité en moi ne m'abandonne..* »